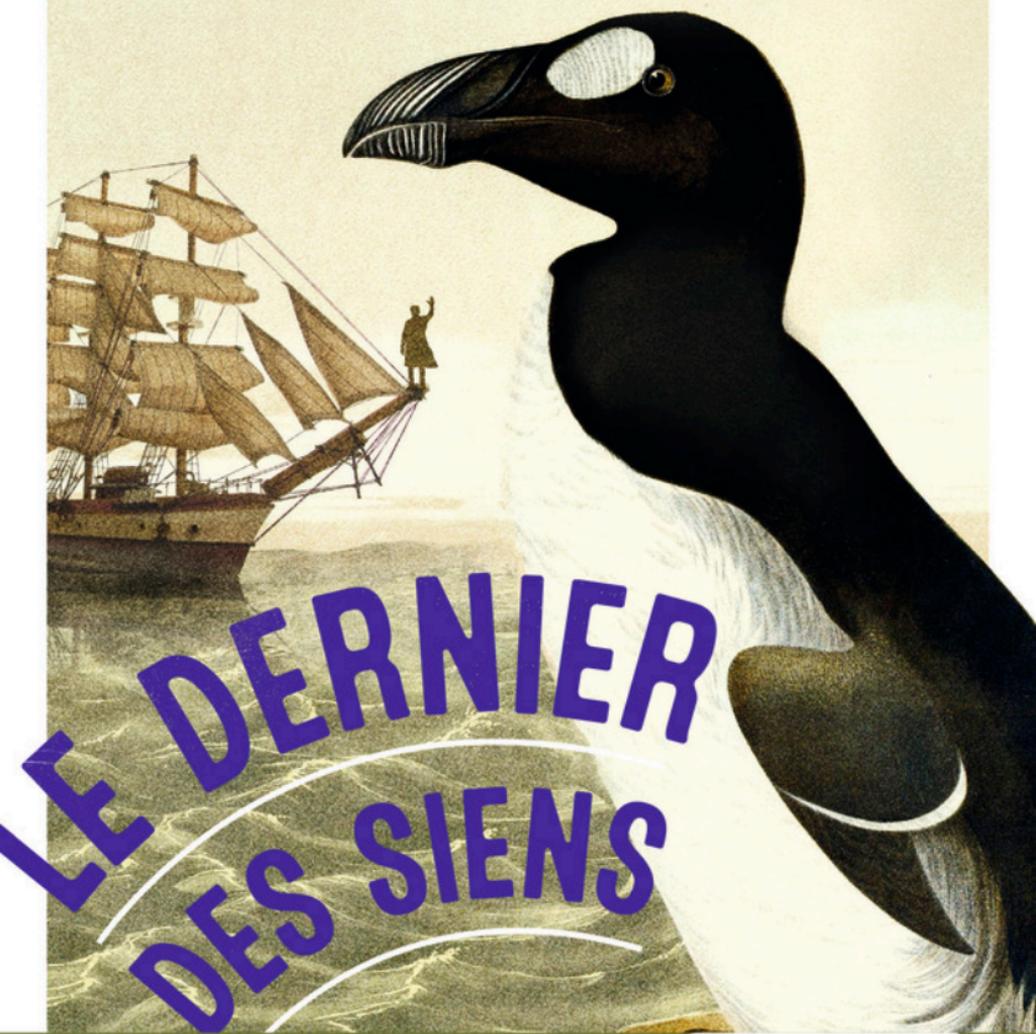


SIBYLLE GRIMBERT



**LE DERNIER
DES SIENS**

"Un tour de force." Joël Dicker

"Fascinant." Michel Houellebecq

"Un miracle de délicatesse." Olivia de Lamberterie

Le dernier des siens

DE LA MÊME AUTEURE

Birth days, Stock, 2000.

Le Centre de gravité, Stock, 2002.

Il n'y a pas de secret, Stock, 2004.

Une absence totale d'instinct, Le Seuil, 2006.

Toute une affaire, Éditions Léo Scheer, 2009.

Le Vent tourne, Éditions Léo Scheer, 2011.

La Conquête du monde, Éditions Léo Scheer, 2012.

Le Fils de Sam Green, Éditions Anne Carrière, 2013 ;
10/18, 2015.

Avant les singes, Éditions Anne Carrière, 2016 ; 10/18,
2018.

La Horde, Éditions Anne Carrière, 2018.

SIBYLLE GRIMBERT

Le dernier des siens

ROMAN



©S. N. Éditions Anne Carrière, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Béatrice, Michel, David, Florent

I

De loin, seule la tache blanche de leur ventre se détachait sur la paroi de la falaise, surmontée d'un bec qui brillait, crochu comme celui d'un rapace, mais beaucoup plus long. Ils avançaient en balançant de droite à gauche ; on avait l'impression qu'ils prenaient leur temps, vérifiaient à chaque pas leur stabilité, et qu'à chaque pas ils rétablissaient leur corps par un roulement du bassin. Les hommes progressaient eux aussi avec difficulté, cherchant des appuis sur le sol détrempé et lourd de la petite île, le dos presque parallèle à la plage, bras et jambes écartés, comme des crabes géants en ligne face aux pingouins qui continuaient pourtant de se diriger vers le rivage à leur façon précautionneuse, totalement déplacée dans cette situation.

Il faisait beau sur Eldey, ce rocher abrupt d'où l'on pouvait apercevoir, au loin, les côtes de l'Islande, du moins par rapport à une journée ordinaire, lorsque les vagues sont énormes, si bien que même s'il ne pleut pas il y a toujours

quelque chose d'humide et de froid qui stagne dans l'air et brouille le regard. Aujourd'hui, le ciel était d'un gris uni, et l'on voyait nettement, sous cette lumière plate, les silhouettes humaines et animales s'approcher les unes des autres sur la grève, puis, très vite, les hommes se jeter sur les oiseaux, certains les assommant avec des bâtons, d'autres les écrasant de tout leur poids, leur tordant le cou tandis qu'ils se débattaient. Quand les tueurs se relevaient, ils emportaient les pingouins flasques, la tête coincée dans leurs poings, les jetaient sur un tas, et l'on pouvait distinguer les deux taches blanches entre leur bec et leur œil, comme des papillons posés sur la charogne.

La scène ne dura pas longtemps, quelques minutes peut-être. Comme toujours quand quelque chose d'inhabituel se passe, les oiseaux, ceux qui volaient, ceux qui n'avaient pas des ailes nanifiées par des siècles de bonheur, de tranquillité, tournaient en criant autour de la falaise. Si le sol absorbait le sang – de loin, aucune tache rouge n'apparaissait –, les œufs que les hommes écrasaient par mégarde sur la caillasse noire, volcanique, de la plage, laissaient des traces luisantes et sans doute glissantes. Mais le plus souvent les hommes les ramassaient sans les briser et les posaient au pied de l'amoncellement des dépouilles de ceux qui avaient été, qui auraient été leurs parents.

Plus on fixait la scène depuis le bateau de pêche ou la seconde chaloupe qui attendait

à mi-chemin, plus les mouvements devenaient abstraits : des points de différentes grosseurs suivant des lignes géométriques répétitives sous le rideau de gaze de la lumière grise. Alors on oubliait qu'il s'agissait d'êtres vivants, hommes ou pingouins. La scène n'était plus hypnotique, juste un peu ennuyeuse. Puis l'œil refaisait le point à partir d'un détail, une jambe, un bec, un oiseau comme un enfant mort traîné sur la grève, et de nouveau les visages des marins apparaissaient dans la mémoire, le pouls qu'on n'avait jamais senti d'animaux qu'on n'avait jamais touchés vibrait avant de s'atténuer dans les poitrines, palpait sous la peau élastique entre le pouce et l'index des mains accrochées au bastingage de la chaloupe ou du bateau.

Soudain, tout redevint calme. Même les hommes, sur l'île, se turent. Alors quelque chose vers la gauche vint perturber ce qui ressemblait à un bref repos après l'effort : un éboulement, la chute d'un bout de falaise. Il y eut comme un cri vite ravalé. Un marin s'avança vers les rochers, souleva une pierre, se pencha et recula brusquement en faisant tomber la pierre sur le sol. Un bec avait failli le pincer. L'homme ressaisit la pierre, la leva au-dessus de sa tête, puis on entendit une sorte de froissement épais lorsqu'il la jeta sur le volatile. Plus tard, sur le bateau, il raconterait que l'animal, à ce moment-là, l'avait regardé sans bouger, sans tenter de fuir, le bec courbé sous l'œuf qu'il couvait. Pour finir, l'homme se pencha encore et ramassa l'oiseau

mort et l'œuf entier, que le corps du pingouin avait protégé.

Maintenant, il n'y avait plus un seul animal vivant sur l'île. Il faut dire que cette colonie était petite, moins d'une trentaine d'individus ; certains marins, qui l'avaient vue l'année passée, disaient qu'elle avait encore diminué. Et les hommes remontèrent dans la chaloupe en portant les dépouilles. On les entendait chanter. Ils savaient qu'il y aurait un bon dîner ce soir, la chair tendre des pingouins, les protéines de l'énorme omelette qu'on allait dévorer.

Alors que la chaloupe d'où Auguste avait observé la scène repartait vers le bateau, il aperçut une forme noire passer près d'eux dans la mer. Cela ressemblait à la serpillière dont Mme Bridge se servait pour nettoyer le sol. Il se pencha, attrapa le pingouin et sentit sa nervosité, sa force, même affaiblie à cet instant – sinon, il ne serait pas resté à flotter là –, et quand il le ramena dans l'embarcation, la bête, dont un moignon d'aile cassée pendait sur son ventre, hurla. Elle essaya de mordre Gus, son aile valide tendue le plus possible à la verticale, son corps, qui lui arrivait à la taille, glissant entre ses mains, dur comme un muscle. Mais, comme toute son espèce, hors de l'eau il était impotent. Quelqu'un lança un filet qui traînait et l'animal se trouva empêtré, se débattant en vain, poussant à intervalles réguliers un cri râpeux qui, d'après un marin, rappelait celui d'une sorcière.

Sur le navire on enferma l'oiseau dans une cage. Aussitôt, il cessa de crier ; lorsqu'on lui apporta un poisson il refusa de le prendre. Derrière les barreaux il regardait Gus, furieux, haineux même, de sorte que la main de Gus trembla en déposant un autre poisson à ses pieds. Jusqu'à cette seconde, il n'avait noté aucune expression chez l'animal. Il se demanda s'il allait raconter au naturaliste qui l'employait qu'un grand pingouin pouvait avoir un œil accusateur. À vrai dire, Auguste n'aurait jamais cru qu'il aurait la chance d'en attraper un. Il avait plutôt pensé qu'il enverrait un oiseau mort à Lille, où il serait empaillé. Il avait embarqué sur ce bateau de pêche pour cette raison, parce que le trajet des marins passait devant Eldey, où la dernière colonie connue de la région nidifiait en été. Mais jamais il n'avait eu l'idée de revenir à terre avec un animal vivant ou, en tout cas, un animal qu'il aurait le temps d'étudier dans tous les sens avant qu'il ne meure, désespéré, en captivité – c'était probable.

Plus tard, l'oiseau dormit, ou feignit de dormir. Gus l'observait de près derrière les barreaux, et il mesura que, s'il avait toujours su que les grands pingouins avaient des plumes, il était surpris par le duvet ; jusqu'à présent il avait perçu l'animal comme un être huilé, plus proche du phoque. Quand, au dîner, il avala un morceau de viande de pingouin, il pensa en effet que le phoque devait avoir un goût similaire à ce qu'il mâchait. La chair était écœurante, grasse ; il ne se resservit pas.

Le voyage jusqu'aux Orcades dura près de deux jours. Le pingouin les passa la tête tournée vers le bastingage, au point que ni Gus, que cela intéressait, ni les marins, que cela indifférait, ne purent voir autre chose que son dos, son cou bas qui donnait l'illusion qu'il n'avait pas de tête, sa queue immobile. Personne ne se demanda si la cage était trop étroite, sauf un marin qui proposa de le sortir en mer en lui attachant une ficelle à la patte, mais Gus refusa, de peur qu'il ne s'échappe. Heureusement, les embruns, l'humidité de la mer froide, la pluie trempaient l'animal.

Une fois à Stromness, la ville principale des Orcades, où il s'était installé six mois plus tôt, en janvier 1834, pour étudier la faune, Gus trouva une cage un peu plus grande que celle du bateau, qu'il posa, en y enfermant l'oiseau, dans une pièce de la maison qu'il louait. Mme Bridge, qui préparait les repas et s'occupait du ménage, fut scandalisée par la présence d'une bête qu'elle trouvait affreuse, terrifiante, et déplacée dans un intérieur. Gus dut lui promettre que jamais il n'exigerait d'elle qu'elle s'en approche. Au bout de deux jours, il déplaça même la cage dans une pièce assez grande au rez-de-chaussée, où il décida qu'il travaillerait désormais, loin de ses serpillières, et il en interdit l'entrée à la vieille femme.

Tous les jours, il versait des brocs d'eau sur la cage. L'oiseau écartait ses ailes, tendait le cou, passait son bec sur son ventre puis son

dos pendant de longues minutes. C'était le seul moment où il bougeait, sauf, bien sûr, pour avaler les poissons que Gus déposait par terre devant lui. Le pingouin opérait alors un petit bond en arrière, assez mou, puis baissait son bec entre ses pieds palmés et les attrapait. Le reste du temps, il se tenait immobile, le bec enfoncé dans la poitrine, le corps tassé, comme calé sur ses pattes ; parfois, de profil, Gus voyait son œil noir ou marron très foncé le fixer, franchement hostile. Gus avait presque peur de lui. Il se disait que Mme Bridge avait raison, que la bête était dangereuse, et d'ailleurs le marin le lui avait dit : il ressemblait à une sorcière, avec son bec crochu et son cri rauque.

Ce bec était vraiment spectaculaire, Gus l'avait déjà remarqué sur l'unique gravure d'un grand pingouin qu'il avait vue chez Buffon, une gravure d'après une description, et non, comme il serait le premier à le faire, d'après nature – rien que d'y penser, une bouffée de chaleur lui traversait la poitrine, où son cœur s'emballait. De près, le bec était encore plus bizarre que tout ce qu'il avait imaginé. Par exemple, il n'avait rien à voir avec celui d'un perroquet. Il était plus long, plus proche – pour un dessinateur – de la pince d'un crabe posée à la place du nez. Bien sûr, il était noir, brillant aussi, mais il était creusé par de grosses stries ni belles ni laides, aussi impressionnantes que les peintures sur le visage des sauvages en Afrique ou vers l'Australie.

Il fallait accepter la réalité : le pingouin dépé-
rissait et se ratatinait dans sa cage. Trois jours
avaient suffi pour qu'une odeur de pourri enva-
hisse la pièce. Quand Mme Bridge passait devant
la porte du bureau pour monter à l'étage faire
le ménage, tout son visage de vieille femme aus-
tère se plissait vers l'avant en prenant une forme
conique et chiffonnée, comme si elle voulait fer-
mer sa bouche et tous ses orifices au maximum.
Depuis deux jours, elle portait aussi un bonnet
en crochet qui recouvrait ses oreilles, sans doute
pour les protéger des miasmes. Elle évitait de
regarder Gus, qui finissait par avoir le senti-
ment que c'était lui qui sentait mauvais. Après
tout, peut-être qu'à force de s'enfermer dans son
bureau avec l'oiseau, il s'était imprégné de cette
odeur de poisson avarié, mélangée à celle d'une
épaisse couche de poussière.

Il devait aller vite, si vite qu'il n'avait pas pris
une minute pour écrire à Garnier, le naturaliste
du musée d'Histoire naturelle de Lille pour lequel

il travaillait, afin de le prévenir de la sensationnelle capture de cet oiseau si rare. Il devait le dessiner sous tous les angles possibles avant qu'il ne meure. Bien sûr, face à lui, figé dans sa cage, il fallait faire preuve d'imagination. Par chance, les premiers jours l'animal avait eu une attitude naturelle chaque fois que Gus lui avait versé des seaux d'eau sur la tête. Pourtant, désormais, rien n'y faisait, l'oiseau restait statique, voire se recroquevillait quand Gus l'inondait. Car, pour reproduire ces instants où il avait incarné les mœurs de toute son espèce, Gus l'inondait ; aussitôt une cruche vidée, il partait en chercher une autre, puis un seau à nouveau. Il savait bien que c'était stupide, mais qui, jusqu'à présent, avait dessiné un oiseau le cou tordu en arrière pour nettoyer son dos ?

Il était un bon marin, un type aventureux aussi. Or être le premier à pouvoir observer longuement un grand pingouin vivant faisait de lui non seulement un voyageur unique, mais potentiellement un précieux assistant au musée d'Histoire naturelle (ce qui financerait ses prochains voyages). Si ses connaissances zoologiques n'étaient pas exceptionnelles – il avait étudié la pharmacie –, elles lui permettaient tout de même de savoir que cet oiseau, qu'on rapprochait parfois du manchot d'Afrique mais qui était une tout autre espèce – d'ailleurs, il vivait dans l'Atlantique Nord –, était devenu un animal légendaire depuis qu'il avait disparu des

côtes américaines, où pourtant des centaines de milliers d'individus avaient vécu.

En attendant, la créature semblait pourrir sur pattes, et c'était une catastrophe. Il peluchait, tout n'était que désordre en lui ; il incarnait de moins en moins ce qu'on attendait d'un grand pingouin : un animal lisse, à l'aspect aussi luisant que la toile d'un haut-de-forme, et surtout à la prestance grave. Ses plumes s'envolaient dans la pièce par plaques entières, son corps était devenu une sorte de carte du monde où des continents de duvet jouxtaient la surface océanique et lustrée des plumes, le tout dans un chaos sans logique comme celui de la Terre elle-même. Gus mit deux jours à comprendre que son pingouin muait. Ce n'était vraiment pas de chance. L'oiseau se morfondait dans sa cage sans offrir aucune attitude agréable à regarder, comme le lissage des plumes, la déglutition joyeuse d'un poisson lancé en l'air ; pour être exact il n'était plus qu'un être informe, un oiseau approximatif, dont aucun dessinateur ne pourrait tirer quoi que ce soit.

Le quatrième jour, il refusa de se nourrir.

Cet animal est buté, pensa Gus, il manque d'intelligence, de sens du futur, cet animal est stupide, voilà, il préfère mourir de faim que rester dans une cage. Gus lui en voulait. Un homme cesserait-il de manger parce qu'il est en prison ? Non, mais justement le pingouin n'avait pas de ressort dans l'adversité, il était défaitiste. Il coinçait sa tête dans sa poitrine, évoquant un bout

de bois, un objet de culte druidique, une pierre de Stonehenge en réduction.

Chaque jour, lorsqu'il le retrouvait, Gus était saisi par sa grande taille, avant de s'y habituer à nouveau. Il l'observait, mais il n'y avait plus rien à étudier dans cette créature. Si elle ne bougeait plus, il ne saurait jamais comment elle plaçait ses palmes sur le sol, comment elle tenait son cou en marchant ; il ne pourrait pas non plus décrire correctement son cri. Tout cela, il allait devoir l'inventer. Il avait un animal que personne n'avait jamais pu approcher d'aussi près, et il allait devoir trafiquer des observations. Il devait toujours écrire à Garnier, le mettre au courant, lui demander ce qu'il devrait faire de la dépouille. Il devait le faire avant la mort de l'oiseau, sinon Garnier risquait de ne pas le croire, ou de lui en vouloir de ne pas l'avoir prévenu plus tôt. Il pourrait même lui reprocher la façon dont il s'était occupé de sa trouvaille. Il fallait donc lui écrire dès aujourd'hui, en taisant l'état déplorable du pingouin, en tout cas en le nuancant, sans susciter un optimisme excessif chez le scientifique.

Il ouvrit la cage. Dans son état misérable, le pingouin ne fuirait pas. Il retourna à sa table pour le laisser tranquille. Et, de fait, rien ne se passa. L'animal ne quittait pas sa prison. Gus revint près de lui, tendit un doigt vers son aile, puis l'enfonça entre ses plumes malades, comme on toucherait une matière inconnue inquiétante : en retirant vite son doigt. Mais il



13868

Composition
FACOMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 23 juillet 2023*

Dépôt légal : juillet 2023
EAN 9782290381373
OTP L21EPLN003388-548339

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion